

NOS PREMIERS RAPPORTS LITTÉRAIRES AVEC LA FRANCE

Je ne suis pas assez vieux pour me rappeler l'époque où les livres étaient si rares dans le pays qu'on les copiait à la main ; au plus loin que mes souvenirs se reportent, il y avait des livres dans la maison. Le curé m'avait donné *Anatole* ou le bon servant de messe ; mon père possédait le premier traité de géographie publié au Canada ; il avait acheté dans un encan les *Paroles d'un croyant* et je ne sais combien de livres, hébreux, grecs ou peut-être allemands, je ne sais, mais dont les caractères fantastiques dansent encore sous mes yeux intéressés. Outre les livres de messe, et de dévotion, dont ma mère avait une ample provision, je me souviens du Nouveau Testament, édition de Québec, publié par celui qui devint Mgr Baillargeon, et que mon père et moi nous sommes entre-volé peut-être dix fois.

Cette époque a été pourtant ; on a longtemps copié ici des livres que l'on empruntait. Les livres étaient rares, il n'existait presque pas de relations commerciales avec la France, on voulait avoir un ouvrage dans sa bibliothèque, on le transcrivait dans des cahiers solidement reliés, et l'on conservait cela bien plus précieusement qu'aujourd'hui nous ne faisons des plus belles éditions de luxe. On copiait jusqu'aux romans. Il y avait encore à Montréal ces années dernières un comte, de fabrication canadienne si vous voulez, mais comte gros comme le bras, qui avait peut-être copié dans sa jeunesse cent gros volumes. A cette époque, un roman d'éclat, une tragédie, un ouvrage philosophique même, qui avait à son apparition révolutionné Paris et la France, n'arrivait au pays que trois ou quatre ans après ; les quelques personnes instruites que nous avions parmi nos gens en apprenaient le titre par quelque journal français égaré ; l'une d'elles, soit de Québec, soit de Montréal, chargeait un ami qui passait en France de lui